

Poésie, théâtre, jazz et originalité avec Michel Garneau

Entretien de Claude Ross avec Michel Garneau

Claude Ross: Qu'est-ce qui amenait un fils de bonne famille de Montréal à venir travailler dans l'Est du Québec, qui devait être considéré comme très loin à l'époque?

Michel Garneau: Je ne sais pas trop comment ça s'est passé, mais c'est évident que j'étais intéressé par le langage; j'étais intéressé par l'écriture; j'écrivais déjà; je voulais être acteur, auteur. Je voulais faire n'importe quoi qui touche au langage mais c'est un petit peu le hasard qui a joué dans le fait de devenir annonceur de radio. Ça s'est passé parce qu'à un moment donné, je cherchais désespérément comment gagner ma vie. (...) Le métier d'annonceur m'est apparu à un moment donné comme quelque chose d'intéressant. Quelque chose d'intéressant parce que quand on est curieux, je crois que ça peut être un métier effectivement très intéressant, dans le sens que c'est très informant. Mais, j'étais pas très sérieux... Ce qui est arrivé, c'est que Rimouski à cette époque là, CJBR était une espèce de tradition. Ça c'était fait un peu tout seul, une manière de poste-école de Radio-Canada. Et, c'est particulièrement Raymond Laplante, en fait, pour dire la franche vérité, c'est Raymond Laplante qui m'a envoyé à Rimouski, dans le sens où Raymond savait que Rimouski, CJBR avait besoin d'annonceurs. Il m'a déniché fort habilement à 7 heures le matin quelque part. Plein d'entregent et de générosité, il m'a dit: «Écoute, c'est intéressant pour toi, il faut que tu l'apprennes ce métier là; vas donc là, ça va être intéressant. Tu vas pou-

voir l'apprendre.» Il m'a fait passer l'audition et évidemment il a fallu que je sois accepté par les gens de CJBR. On m'a accepté et, je suis parti. (...)

Claude Ross: Qu'est-ce qu'il y avait de particulier à CJBR à cette époque vers 1956?

Michel Garneau: C'était qu'il y avait une espèce de qualité radiophonique. Le poste n'était pas, disons, féroce commercial ou tenait son bout sur certaines choses. Donc, ça avait une certaine qualité radiophonique. Et puis, il y avait une espèce de tradition que si le monde voulait faire quelque chose; si on était assez fou pour vouloir faire quelque chose, évidemment en acceptant de ne pas être payé pantoutte, on avait beau, on nous laissait faire. Ce qui fait que, par exemple, quand Pierre Nadeau était là, à un moment donné, on a poussé l'affaire jusqu'à réaliser un télé-théâtre à CJBR Télévision, dans le sens d'une caméra, avec Raymond Fafard qui était réalisateur radio.

Claude Ross: Il y avait place à l'initiative, en fait?

Michel Garneau: On nous empêchait pas de le faire, disons. Dans ce sens là, pour moi, ces années-là ont été extrêmement importantes, parce que tous les apprentissages m'ont été permis. Comme j'avais le goût d'apprendre des choses, ben j'ai essayé le plus possible d'en faire. Des fois, je me faisais engueuler par les auditeurs. Parce que je me souviens d'avoir fait une série de poésies, entre autres le soir. Et puis, je me souviens d'avoir fait une demi-heure particulièrement de poèmes d'Henri Michaux entièrement accompagnée de solos de batterie. Pis, deux, trois audi-

teurs m'avaient chanté des bêtises. Ils avaient peut-être raison d'ailleurs, c'était un peu beau-coup. Mais, c'était bien le fun.

Claude Ross: Quand vous êtes arrivés donc, vous connaissiez à peu près personne dans la maison. Mais, il y a des amitiés qui se sont nouées rapidement avec Laurence Lepage, entre autres.

Michel Garneau: (...) Dans la mesure du possible, j'ai essayé de travailler avec Laurence; de faire des émissions de folklore avec Margot Rousseau, entre autres, qui chantait assez extraordinairement. Et, j'ai embarqué dans une espèce d'aventure avec Laurence, à essayer de l'aider à élargir son univers musical, à travailler sur sa guitare; et puis, on s'est mis à faire des chansons ensemble et tout ça.

La présence de Laurence à Rimouski, évidemment a été quelque chose pour moi d'extrêmement important. Je pense que je l'ai aidé. Et il le sait peut-être pas, en tout cas, il sait peut-être pas à quel point, lui aussi m'a aidé. Et il pense, je sais qu'il me l'a dit souvent, il pense que je lui ai beaucoup montré. Mais, il ne réalise pas je pense, tout ce que moi, il m'a appris.

Entre autres, sur la réalité des choses et sur l'héritage culturel québécois profond, populaire. Chose dans laquelle moi, j'avais été relativement distant; enfin, j'avais un p'tit peu de ma culture petite bourgeoise de Montréalais, que je transportais et qui était plutôt nuisible, en général. Et quand je suis arrivé à Rimouski, pour moi, ce fût l'une des premières réalisations, à savoir celle d'une culture proprement québécoise rattachée à la vieille culture française, mais en même temps pro-

fondément différente, profondément personnelle et tout ça. Dans le Bas du Fleuve, dans cette région-là, c'était particulièrement évident.

Claude Ross: Le parler, le sens de l'élocution des gens de la région vous a inspiré, je pense.

Michel Garneau: Cette notion de «prosaer», ce verbe-là qui m'a sauté aux oreilles et qui m'a absolument ébloui. Cette notion du plaisir de parler, du plaisir de la parole, du plaisir d'une certaine élégance, d'une certaine force,

d'un certain brio et tout ça, que ces gens-là véhiculaient, que j'entendais autour de moi. C'est ce que cette région m'a fait réaliser.

Plus tard, quand je me suis promené, j'étais bien naïf, je connaissais pas du tout le Québec, évidemment quand j'ai renoué avec mes sources gaspésiennes (mon père était originaire de Percé et ma mère de Trois-Pistoles) je me suis bien aperçu que ça vibrait très fort de ce côté-là; et pis, quand je suis allé au Lac St-Jean et un peu partout, je me suis aper-

çu qu'il y avait un état du français québécois, du québécois qui était pas du tout le même que celui de Montréal d'abord, qui était effectivement, énormément beaucoup plus en santé.

Claude Ross: En radio, est-ce que vous avez le souvenir précis d'émissions que vous avez animées et la façon dont ça s'articulait ces émissions-là? Est-ce que ça vous ressemblait ou si c'était des commandes?

Michel Garneau: Ben, c'est-à-dire c'était un mélange des deux. On faisait toutes sortes de choses; évidemment, des p'tits quizz, des p'tites choses comme ça, entre autres, dont je ne garde pas des souvenirs très attendris; bon, les nouvelles ça va de soi et tout ça. Par contre, dès que je suis arrivé à peu près, j'étais allé voir André Lecomte qui était le gérant à ce moment-là et je lui avais, en fait, demandé la permission de faire une émission de jazz, le dimanche après-midi. Et puis, il m'avait donné la permission, j'ai l'impression que ça se passait un peu comme ça... Tu avais la permission ou pas. Et j'ai fait pendant tout le temps que j'ai été à Rimouski, une émission de jazz. Évidemment, tous les auditeurs n'étaient pas friands de jazz, surtout au début, j'imagine.

Au cours des années, c'est une de mes grandes joies, j'ai rencontré des gens qui me disaient: «Ah! moi, j'habitais à Sept-Iles, moi j'étais là, même je t'entendais de Schefferville ou de je ne sais pas où et, c'est toi qui m'as fait connaître le jazz».

Je recevais de temps en temps des lettres. Je recevais assez d'encouragements pour que ça ne me déprime pas complètement de faire ça. Cela avait un p'tit côté missionnaire. De temps en temps, on me disait: «Toé, pis ton jazz!» Je sentais bien que tout le monde n'aimait pas ça particulièrement. Par contre, je l'ai fait tout le temps que j'ai été à Rimouski; c'est même une émission que j'ai transportée plus tard, que j'ai continuée à faire à Radio-Canada. Le fait de faire entendre du jazz et de le présenter d'une certaine façon, ça me plaisait et ça me permettait d'en écouter beaucoup. J'essayais de



Michel Garneau, au micro de CJBR en 1960.

(Photo: Rita Chevron)

faire aimer cette musique-là tout simplement parce que j'y croyais et que j'aimais beaucoup moi-même.

Claude Ross: Pour apprivoiser cette musique, vous avez dû passer beaucoup de temps dans la discothèque?

Michel Garneau: J'avais un complice absolument extraordinaire qui était Lorenzo Michaud, le discothécaire et mon ami. Avec Lorenzo, te dire les heures qu'on a passées dans la discothèque à écouter tout ce qui arrivait, tout ce qu'on réussissait à mettre la main dessus. Il y avait d'ailleurs déjà, puisque Lorenzo était là, mais même avant j'imagine, il y avait déjà des p'tits trésors dans cette discothèque-là.

Et puis quand il y a eu l'ouverture du FM de CJBR, la discothèque avait été singulièrement augmentée, et de musique classique, et de jazz. On recevait des fois des grosses boîtes pleines de disques. Lorenzo et moi, on s'installait, lui tout en continuant de travailler, on écoutait des disques.

Claude Ross: A l'époque, Michel Garneau, de quelle manière s'effectuait votre journée de travail?

Michel Garneau: Ma vie était divisée en trois au travail: c'est-à-dire un tiers de micro, un tiers de Lorenzo et la discothèque et un tiers de piano. Les gens qui ont travaillé avec moi savent que j'ai utilisé tous les pianos qu'il y avait dans le poste outrageusement. J'avais beaucoup de difficultés pendant des émissions par exemple à rester assis dans le studio. Il fallait que je bouge, que je me promène. Alors, je lisais des fois, ça dépendait des émissions. Il y avait des émissions qui ne me permettaient pas de lire. Alors, j'allais jouer du piano dans le studio ou bien j'allais faire mon tour à la discothèque. Tour que je faisais, je sais pas, 22 fois par jour. C'est ça, c'était comme une session d'écoute continue qui a duré 5 ans avec Lorenzo.

Claude Ross: Pour vous Rimouski et CJBR ça reste l'endroit et le média dans lequel vous avez pu vivre vos 20 ans?

Michel Garneau: (...) Quand je pense à ce séjour-là, j'y pense beaucoup sous la forme d'un espèce de combat, d'une espèce de

bataille, en fait. Bataille pour arriver à faire dans le métier que je faisais des choses intéressantes, d'une part. Ça s'est avéré possible mais pas toujours facile. Et puis, bataille avec le monde tout simplement pour avoir le droit d'être. J'aimais l'originalité et cela, ça ne pardonne pas. J'essayais pas d'achaler ou de déranger; je me cherchais, en fait.

Il n'y a personne qui essaie plus d'être soi-même que quelqu'un qui ne sait pas qui il est. Je ne le savais pas vraiment qui j'étais; je cherchais honnêtement ou quelquefois avec un certain sens de la provocation, peut-être. Mais, il me semblait que ça créait autour de moi un climat qui n'était pas toujours agréable. Et, je me souviens d'avoir eu à me défendre dans des restaurants ou dans des bars d'attaques à la fois verbales ou parfois physiques qui étaient motivées parce que je passais à la télé, parce que j'étais un gars de Montréal, où le monde me disait de m'en aller chez nous. Alors comme j'essayais d'être chez nous là, je trouvais ça assez difficile.

Claude Ross: Malgré tout, outre ces difficultés de parcours, vous

gardez de bons souvenirs de votre passage à Rimouski?

Michel Garneau: Une de mes grandes joies à Rimouski, ça été le fleuve. Ça été de pouvoir me promener sur le bord du fleuve. De ceux qui se promenaient là, dans les années cinquante, on était trois ou quatre, on était tranquille en maudit, il n'y avait personne. Il n'y avait personne qui en profitait. C'est comme si, il y avait eu des générations de gens qui en avaient profité, qui avaient vécu avec le fleuve, et puis, à un moment donné, ils n'en avaient plus besoin, et pis, ça s'était terminé, je ne sais pas. Il y avait une espèce de culture que je trouvais, moi, déconnectée au niveau de la petite bourgeoisie.

Et, c'est avec eux autres que j'ai eu le plus de misères d'une certaine façon. Parce que, à un moment donné, un peu grâce à Laurence d'ailleurs, tout-à-coup, j'ai comme changé de milieu. J'ai découvert un autre milieu. Des fois, Laurence m'amenait jouer avec Ti-Paul Bossé dans des familles, dans des espèces de party. Et, je découvrais tout un autre monde avec lequel j'avais beaucoup moins de difficultés. ■

*Je t'invite à la pureté des clairs voyages
Nous marcherons sur des jours pleins
Et dormiront sur des nuits riches
Les fleurs du vent nous vêtiront
Dans nos grands manteaux de pauvreté
Nous serons tout chauds tout vivants de joie
Tous les arbres à nous seront ouverts
Nous aimerons des animaux de notre âge
La terre sera bonne à nos corps
Et nous accueillerons le miel
De tous les regards.*

N.D.L.R. Ce poème inédit de Michel Garneau a été donné au discothécaire Lorenzo Michaud en 1960.